



*WOLF*

*WONDRATSCHEK*

**Autoportrait  
au piano russe**

ROMAN/SEUIL



AUTO PORTRAIT  
AU PIANO RUSSE



*WOLF WONDRATSCHEK*

# AUTOPOTRAIT AU PIANO RUSSE

roman

TRADUIT DE L'ALLEMAND  
PAR JULIEN LAPEYRE DE CABANES

*ÉDITIONS DU SEUIL*  
*57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX<sup>e</sup>*

Titre original : *Selbstbild mit Russischem Klavier*

Éditeur original : Ullstein

ISBN original : 978-3-55-00507-01

© Wolf Wondratschek, 2018

Cette édition est publiée en accord avec Literarische Agentur Michael Gaeb,  
Berlin, et L'Autre Agence, Paris. Tous droits réservés.

ISBN 978-2-02-141124-9

© Éditions du Seuil, octobre 2019, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

*Le hasard sait-il ce qu'il veut ?*





I

Serrer la main à un mort ?



Au café. Toutes les tables occupées. Toutes les blagues racontées. Tous les journaux lus. Étrangers et autochtones. Les serveurs dansent. L'air, un brasillant cigare. À ma table un Russe, pianiste dans ses jeunes années, une célébrité oubliée. S'en est accommodé. Moscou, Londres, Vienne. Tous les lointains résumés dans un vers de poème, tous les espaces fondus en énigme. Cela que j'ai tenté d'éclaircir avec les idées claires, et cependant échoué. À la fin ce sont les chambres d'hôtel dont on se souvient, plus que des concerts. Une poignée de main trop ferme. De belles femmes qui frappent à votre porte et, voyant qu'elles se sont trompées, s'excusent. Une valise à la serrure cassée. La tour Eiffel dans le brouillard, deux jours de suite sans rien voir. Et bien entendu, ce qu'on savait : l'art n'y peut rien de ne rien pouvoir.

Inconcevable ce qu'un homme peut devenir inutile, un homme tel que moi, qui finit par se glisser dans un trou de mémoire, sans chaussures, sans rêve. Sa main

droite, jadis sa patte, joue avec une cigarette que les médecins lui ont interdit de fumer. Le cœur. On lui a mis noir sur blanc. Vous allez mourir. C'est cela, a-t-il répondu, que je me souhaite. Et pas de musique, aucune note. Les cloches d'église, oui, qui sonnaient dans les villages de mon pays, celui de mes grands-parents, de mes oncles et tantes. Les vacances d'été, je m'en souviens, de longues brèves semaines. Des cavernes dans lesquelles je n'osais hasarder un pied. Des poules qui entre des mains d'homme se vidaient de leur sang. L'attente de l'orage. Ramasser des branchages pour un feu qu'il était bien sûr interdit d'allumer, mais ne dérangeait pas l'homme qui passait à cheval ; lui était plongé dans la chanson qu'il fredonnait. Nul devoir d'être sages, le droit nous était accordé de veiller tard, écoutant les histoires que les adultes se racontaient. Quelqu'un portait celui qui, le goût sucré des myrtilles encore sur la langue, s'était endormi, jusqu'à son lit. Vie de bonheur ! Se tenir pieds nus dans la boue. Tomber d'arbres en litière d'aiguilles. Et grimper de nouveau. Encore, et encore, ne jamais arrêter ! Il y avait là des femmes, jeunes, fortes femmes au travail dans les champs, que j'avais honte de regarder. Quel âge avais-je pour avoir de ces pensées qui n'étaient pas celles d'un enfant ? Oh oui, et déjà m'appelaient d'autres filles, insolentes, écarlates aux joues, qui s'étaient cachées ! Je ramassais ce que je trouvais, puis le rejetais, reprenais ma lente marche. Troupeaux de moutons. Traces de roues sur le

sable. Diseuses de bonne aventure en errance, jeunes et vieilles, qui, l'avenir n'étant pas bonne affaire, faisaient aussi commerce de perles et de racines miraculeuses. Les premières touches noires et blanches, celles d'un accordéon. Les mouchoirs bleus, couleur de l'amour. Reviens, je pense à toi. Puis vinrent les Allemands. Ils laissèrent l'argent, prirent le savon et les allumettes. Vint la mort, et personne n'était plus là qui pouvait l'expliquer. Les vieux, ceux qui vivaient encore, ne parlaient plus. Qui se mettait au lit ne se relevait pas. On chantait, oui, parfois, mais dans sa tête, en secret. Devant les images des saints, plus un seul cierge ne brûlait. L'amour, c'était réchauffer les mains d'un autre. De Leningrad plus personne ne sortit, et nul n'y entra plus. Une ville prise dans la faim. L'endroit le plus sûr alors, imaginez-vous, était la Sibérie.

J'écoute parler un homme que je viens à peine de rencontrer, dont l'articulation, dans cette langue qui lui est étrangère, étrangement sonne, tel un château de cartes sonore et fragile qu'avec tendresse il essaierait de protéger, même de son propre souffle. Ainsi entend-on les phrases qui remontent la pente. Et autre chose encore qui à ce qu'on le comprenne n'aide en rien : tout dans sa tête s'éparpille et se perd. Il entend la glace se briser sur les canaux, les coups de feu qu'on tire sur des ours, les fausses notes qu'inexplicablement mal disposé il a commises à Paris. Il faut, me dis-je alors, s'être entraîné à lui laisser le temps.

Il s'essuie la bouche après avoir bu le verre d'eau dans lequel, sans qu'il le remarque, la cendre de sa cigarette est tombée, et me regarde comme si, à une question qu'il ne m'avait pas posée, j'avais donné une réponse intelligente.

J'en serai ravi, dit-il. Et il va pleuvoir, j'ai toujours aimé ça. Il va pleuvoir longtemps. Il va pleuvoir jusqu'au fond des ténèbres, jusqu'au cœur des étoiles. Dieu, je n'y crois pas. Je suis croyant d'une autre et ancienne manière.

## II

N'avons-nous pas le droit de vivre ?





J'avais rendez-vous avec le vieux Russe. Il m'avait proposé un restaurant italien, pas trop loin de chez lui.

À travers la vitre il ressemblait à un mendiant. Il fumait. Il était fatigué. Bien qu'on lui eût interdit le café, il en commanda un, ce qui le mit en joie. La transgression d'un interdit avait toujours été pour lui l'un des actes les plus stimulants de l'esprit. J'ai le cœur épris de mes bêtises. Pas toutes, mais celle-ci et quelques autres, il me les pardonne, du moins j'espère. Il bat toujours son rythme et ne lâche pas. Parfois, c'est vrai, il menace de s'arrêter. Le pire, raconta-t-il, ce fut autrefois à Paris lorsque, entre deux répétitions pour un concert, il s'était mis à la recherche, au cimetière Montparnasse, de la tombe de la pianiste roumaine Clara Haskil. Elle était là couchée dans sa tombe, et lui debout se sentait inutile. Elle en savait plus que moi. Je ne savais pas ce qu'elle avait su. Je savais seulement qu'il était important de le savoir, et que je n'en savais rien. Un secret, un de

plus, quand on parle de musique. Or c'est intéressant d'entendre quelque chose sans pouvoir l'expliquer, et combien de musique n'avons-nous pas entendue dans notre vie, combien de bonne, superbe musique, formidablement jouée. Et pourtant ! Il avait le cœur souffrant. Il la vénérât elle plus que quiconque ayant jamais trôné devant un piano à queue, mais gardait sa vénération pour lui. Il ne l'avait jamais, à son grand regret, entendue jouer en concert, bien sûr jamais rencontrée personnellement, sans regrets toutefois, car il n'aurait pas su trouver les mots de son admiration, et lui tendre la main eût été à ses yeux la dernière insolence. La distance des années et celle des kilomètres faisaient de toute façon qu'ils ne purent jamais se voir. Il n'avait que quinze ans et débarquait fraîchement à Moscou pour ses études lorsque Haskil mourut, en Belgique, mais à Paris fut enterrée. Elle était tombée dans les escaliers, je crois, une chute dont elle ne s'est jamais remise. Une faute d'inattention qu'au piano elle n'a jamais commise. Que faut-il en penser ? N'avons-nous pas le droit de vivre ?

À l'époque il n'en avait rien pensé, les autres étudiants non plus. Cela changea lorsqu'il découvrit ses trente-trois tours et qu'il voulut tout savoir sur elle, sa formation, sa carrière, son répertoire. Ce fut dès lors presque comme s'il l'aimait, qu'il aimait la modestie avec laquelle elle se produisait devant son public, la grandeur de cette modestie. On pouvait ressentir quelque peine à la voir vouloir être si peu et réussir, sans trahir la musique, à

se retirer dans la simplicité. La musique n'est pas une pièce dont on peut repeindre les murs. Parlait-elle russe ? Parlait-elle seulement ? N'avait-elle pas, tel soir, eu les mains froides avant d'entrer sur scène, trop froides pour Mozart, qui les lui réchauffa ? À l'époque sa vie avait des médecins, lui pas un dans la sienne.

Ah oui, autre chose encore que je n'oublierai jamais, dit soudain Souvorine, revenu en pensée à Paris, à ses jeunes années. Il y avait là sur la tombe un chat qui, sans se soucier de moi, sans me jeter même un regard, s'étirait sur la pierre tombale de sorte que sa petite tête me cachait la date de sa mort, comme s'il voulait tromper son monde, non, mieux, mettre le monde dans son tort, en effaçant sa mort. Tout le reste, le nom, la date et le lieu de naissance, demeurait lisible. Étrange, n'est-ce pas ?

Souvorine ne donnait ni n'assistait plus à aucun concert. Un piano à queue habitait encore un coin de ses pensées – comme un album de photos. Ce qu'ils étaient jeunes alors. Toujours un pied en prison, ce qui même longtemps après la mort de Staline pouvait encore vouloir dire l'exil, le goulag, la fin. On était vite un homme mort, du moins un homme qui se meurt. Et l'on mourait lentement. Mieux vaut encore boire que se décourager.

Un serveur se hâta de venir prendre la commande.

Je ne bois plus.

Le serveur ralentit.

Malheureusement, dit-il en s'essuyant une miette de tabac au coin de la lèvre. Je n'ai plus le droit. C'est comme ça. Depuis que j'ai eu le droit de boire, j'ai bu. On n'y pense pas, on boit. Je ne suis pas précisément ce qu'on appelle un patriote, en aucun cas politiquement, mais pourquoi ne pas reconnaître que nous avons pour nos vices plus d'indulgence que les autres, et dans les interviews, à la question du rapport des Russes à l'alcool, croyez que j'ai toujours donné la même réponse. *Old russian tradition* ! Ce qu'ils traduisent par « Nous sommes russes, nous buvons ». Et cela était à leur goût trop peu sur le thème. Les Russes boivent-ils parce qu'ils sont malheureux ? Des communistes malheureux ? L'alcool aidait-il à supporter la faim ? Était-ce là une des raisons de fuir à l'Ouest, pour ne pas devenir poivrot ? Sur tous les tons.

Non mais vraiment ! Je ne suis pas une agence de renseignements. Quoique j'eusse naturellement fait mienne, avec une aisance gagnée au fil des ans, telle ou telle de ces maximes-là. Ne te fie à personne qui ne boive ! était l'une d'elles. Qui buvait en cachette nous faisait peine. Ceux-là en général ne vivaient pas vieux. Nous ne buvons pas comme boivent les aristocrates. Nous nous contentions de verres à eau. Être si près de la flamme qu'un feu de joie t'entoure, vous comprenez ? Cela protège les hommes de leur immense pays.

Rien ne me manquait tant que j'étais au piano, mais que faire de ses mains le reste du temps ? Où était le petit verre ? C'est encore aujourd'hui se sentir nu.





RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ  
ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR ROTO-PAGE  
PAR L'IMPRIMERIE FLOCH À MAYENNE  
DÉPÔT LÉGAL : OCTOBRE 2019. N° 141121  
*Imprimé en France*